

# CARMEN CASTILLO

## Prix Charles Brabant 2019 pour l'ensemble de l'œuvre

Il faut la voir, Carmen, avec ses petits carnets et ses grands crayons, la voir noter le quart de ce qu'elle entend, à la volée, ou découvre au détour d'une page de journal ou d'un livre de partout souligné. Des noms propres, des titres, des citations : autant de pistes éparses, d'idées pour plus tard. Une étrange constellation se dessine alors, qu'elle seule entend, sans doute ; il est aisément d'y voir ce trait qui la caractérise : la curiosité. Une sorte d'écoute rare, vive, bienveillante. Mais s'il est un nom que Carmen ne notera jamais, et qu'elle s'emploiera bien plutôt à offrir à la discussion tandis qu'elle tirera doucement sur un cigarillo, un nom aimé, c'est celui de John Berger. Poète, peintre, écrivain, tout cela à la fois. Si bien qu'il me semble difficile de parler de Carmen sans parler de lui – du moins sans l'évoquer, ce nom ami. De tous ses écrits, qu'elle se plaît à relire pour s'y adosser parfois ou s'y ressourcer souvent, il en est un qu'il me faut évoquer puisque son titre ressemble à sa vie, ou la rassemble, c'est tout comme, je veux dire la vie de Carmen : « L'exil ».

Et ce texte dit ceci : *Le seul espoir de refaire un centre est de faire un centre du monde entier. Une seule chose peut transcender le manque de foyer moderne ; la solidarité mondiale.*

Une chose.

Le mot est vilain. En latin, il avait plus fière allure : *causa*. Et Carmen, qui aime les mots et imprime les français de sa langue chilienne, appréciera, je n'en doute pas, qu'il résonne pareil à l'espagnole *causa* – une *cause*. C'est que la chose est une cause, et la cause une œuvre de cinéma, et l'œuvre une longue histoire de solidarité.

Son premier film se déroulait au Nicaragua, son dernier à Cuba : entre, trente ans. Des jours par milliers – quelque chose comme dix mille. Des jours au Mexique, en Espagne, au Portugal, en Bolivie, en Russie, en France. Et au Chili, bien sûr. Là-bas, elle ne fit pas qu'y naître : elle s'y battit. Elle entra dans l'âge adulte comme historienne, et c'est l'Histoire, de sa belle et sinistre majuscule, qui l'agrippa au vol –

*les attentes de notre siècle*, dirait Berger. L'époque avait alors le nom de l'espoir : le socialisme démocratique. Elle milita dans les rangs du MIR, le Mouvement de la gauche révolutionnaire, et travailla pour la présidence de Salvador Allende. On sait la suite – un putsch, un général, une dictature, des tortures, des cadavres. Et un laboratoire pour les libéraux de Chicago. Le MIR entra dans la résistance clandestine ; son compagnon, Miguel Enriquez, tomba au combat un jour d'octobre ; Carmen fut blessée, arrêtée, puis sauvée à la faveur d'une campagne de solidarité internationale. Sa survie eut un prix, l'exil, et Paris accueillit ce qu'il restait d'elle en 1975 – un *abri*, dirait Berger.

N'avancez pas à Carmen qu'elle est écrivaine en plus d'être cinéaste : elle le contesterait sitôt. Je m'en vais toutefois la contrarier, et affirmer que ses deux livres, parus dans les années 1980, sont ceux d'une écrivaine. On y lit qu'elle fut tenue pour terroriste *internationale*, et de ce jugement formulé par les ennemis de l'émancipation, elle était fière ; on y lit aussi que c'est à Paris qu'elle revint à *la vie* et redevint une femme, ainsi qu'une militante.

J'ai la chance de connaître les deux.

De la première, je ne dirais rien ici ; de la seconde, seulement qu'elle continue de me surprendre. Le souvenir, a-t-elle écrit, est une subversion : il affronte la *machine d'oubli*. Mais c'est au présent qu'elle n'a de cesse de le conjuguer. La mélancolie n'est pas la nostalgie ; l'une élève, l'autre leste. Si Carmen cultive le souvenir – un film sur son père ; un autre sur cette rue de Santiago, Santa Fe, où elle vécut sous un faux nom et cachait ses livres de Trotski et de Rosa Luxemburg –, elle refuse de céder à son poids de larmes. *On est vivants*, jurait en 2015 le long-métrage qui l'a conduite aux côtés des sans-terre, des guerriers de l'eau, des zapatistes, des quartiers nord marseillais et des syndicalistes de Saint-Nazaire : ce titre doit être pris au pied de la lettre.

Alors elle vit, oui, entre la France et le Chili – ces deux rives qui se nouent dans son prochain film sur l'ambassade française, ouvrant ses portes à celles et ceux que le régime militaire menaçait. Et quand Carmen n'enseigne pas, elle songe à de futurs projets ou noircit ses carnets, fidèle à ce rêve qui l'a précipitée vers le *monde entier* : les sociétés ne sont pas condamnées au visage difforme qu'elles nous tendent. Les œuvres ne changent pas le monde ; elles l'éclairent autrement – cette lumière n'a pas de prix.

Joseph Andras, écrivain